

## L'ALLEMAGNE

La Revue. - Dimanche 21 avril 1918

**C'**est d'une région de noire terre combière qui s'appelle L'Allemagne dont je veux vous entretenir. Vous ne trouverez ce nom sur aucune carte, mais il est d'un usage courant pour désigner le vaste plateau qui forme la partie occidentale du territoire de la commune du Lieu, entre la vallon principal et la chaîne du Risoud. L'origine de cette singulière dénomination ? En un endroit déterminé de cette Allemagne combière, existe une petite fontaine appelée Fontaine-aux-Allemands. Si l'on en croit Lucien Reymond, en 1547, un Allemand nommé Juenyck, s'établit l'un des premiers sur le plateau à l'ouest au village du Lieu et y construisit une fontaine à laquelle on donna, de même qu'au hameau qui s'édifia peu après en cet endroit, le nom de Fontaine-aux-Allemands (La vallée de Joux, notice, p. 79).

Par simplification, la localité s'appela ensuite L'Allemagne tout court. L'explication est très plausible, mais encore une fois, L. Reymond ne nous indique pas la source où il a puisé ses renseignements si précis. À défaut d'autre, force nous est de nous contenter de cette explication.

Maintenant, si vous voulez vous faire une idée d'ensemble de la situation et de l'aspect de cette Allemagne de chez nous, grimpez sur le Mont-Tendre, ou plus simplement, car vous en serez plus rapprochés, sur les pâturages situés au-dessus du hameau des Bioux et qu'on appelle collectivement les Mollards. Soit dit en passant, la vue dont on jouit à cet endroit est tout simplement merveilleuse ; aussi jamais je ne traverse les Mollards sans jeter à la beauté de mon petit pays des sentiments d'admiration.

Or donc, si vous êtes sur les Mollards-des-Bioux, face au nord-ouest, par delà le lac, sa côte escarpée, sa Roche-Fendue, vous aurez sous les yeux notre Allemagne : un vaste plateau fait de pâturages, de prés, coupés de bouquets de sombres sapins liserés de hêtres. Gris ou rouges, des toits surgissent ici ou là de ce paysage bien un peu terne et monotone. Vers le haut, en marge de l'horizon, la forêt toujours noire et sévère du vieux Risoud en son point culminant (1420 m) ; de suite elle s'infléchit vers le nord-est, laissant apercevoir par dessus son échine robuste un lambeau du pays de France. Vers la droite, les pentes déshabillées du Mont-d'Or et la Dent-de-

Vaulion, par malheur dépourvue de toute sveltesse, ferment le tableau.

Si vous vous contentiez de ce coup d'œil lointain, vous n'éprouveriez évidemment qu'une idée bien vague et bien superficielle de L'Allemagne. Pour apprendre à la connaître, il faut l'aller voir de près et la parcourir dans tous les sens. C'est un plateau, ai-je dit, mais un plateau irrégulier, bossé de crêtes boisées, creusé de combes solitaires, encadrées de sapins élancés, de buissons touffus.

À la saison du renouveau, une promenade à travers ce pays ignoré laisse une impression délicieuse. Laissant à l'imagination le soin de vous conduire, vous irez au hasard à travers prés et bois, et vous jouirez du concert des pinsons lançant aux échos leurs chansons perlées ; ravis, vous admirerez les fleurs du printemps qui s'éveillent à la vie, à la lumière, les parterres de gentianes azurées, les colonies compactes de primevères farineuses, les renoncules d'or et toutes leurs compagnes qui piquent de couleurs vives le vert gazon. Et peut-être aussi, en levant les yeux, dans la perspective de quelque combe hautement encadrées de sveltes sapins, aurez-vous la chance d'apercevoir l'abrupte silhouette de la Dent se profiler dans sa beauté sauvage contre l'azur du ciel. Alors vous vous expliquerez l'espèce de fascination que cette Dent exerce sur mon esprit et l'insistance, sans doute ennuyeuse, que je met à en parler.

Les assises du sol sont des dalles calcaires horizontales, fréquemment dénudées et vierges de tout revêtement organique. Souvent aussi, l'activité érosive du temps, de l'eau et du gel, en a fait de vastes champs de laisines au fond desquelles s'épanouissent, dans une demi-obscurité et dans un air perpétuellement humide, de frères fougères et de mousses aux formes bizarres, tandis que la surface héberge des sapins étiques menant une existence pitoyable. Les pauvres : l'ingratitude de ce sol manquant de tout ne les rebute pas. Ils luttent, ils vivent dans la misère, mais ils vivent tout de même, comme s'ils avaient juré qu'un jour viendrait où ils auraient raison de cette roche rebelle, de ce terrain de pierre nue.

Ainsi en est-il de ces caractères tenaces que nulle difficulté n'arrête dans la vie et qui, contre

vents et marées, par une volonté de fer, surmontent tous les obstacles.

On ne rencontre pas de plantes bien particulières dans cette Allemagne de la Combe, si ce n'est le genêt ailé, une papilionacée répandue un peu partout dans les régions sèches du Jura et qui envahit volontiers les terrains incultes et appauvris, abandonnés depuis un temps immémorial au parcours du bétail, sans que l'on ait jamais songé à leur apporter les moindres matériaux de restitution. Ce genêt ailé, appelé aussi herbe carrée, est bien reconnaissable à ses tiges dépourvues de feuilles et présentant une expansion bilatérale en forme d'aile.

Une toute mauvaise herbe que ce genêt : le bétail ne la touche pas et d'autre part elle jouit d'un caractère envahissant prononcé. Cela n'empêche pas qu'au moment de sa floraison, cette plante, toute triviale qu'elle soit, se revêt d'une beauté incontestable. Chaque tige donne naissance à une grappe de fleurs d'un jaune éclatant et la prairie se transforme en un champ d'or, auquel le soleil donne des tons d'une richesse incomparable.

Quand je vais à L'Allemagne, je grimpe d'ordinaire à La Tépaz, un pâturage qui la domine d'environ 200 mètres et d'où l'on jouit d'une vue de premier ordre sur le nord de La Vallée. La Dent fait bien entendu partie du tableau, ainsi que les Alpes bernoises, de l'Oldenhorn au Wetterhorn. Ce tableau est forcément restreint, je le sais par cœur ! N'importe, je vais fréquemment là-haut : pourquoi ? Mais parce que cette Tépaz, c'est encore un point d'où il m'est donné de jouir bien tranquille du pays aimé. Et ce que l'on aime, ce à quoi on est fidèlement attaché, peut-on ne pas le regarder, le contempler, l'admirer des yeux et du cœur, souvent et souvent ?

L'Allemande comprend des bois, des pâturages, des prés, donc des chalets d'alpage et des habitations permanentes. Jadis, ces dernières étaient plus nombreuses, ainsi qu'en témoignent des vestiges de murs ou des tas de pierres, et la zone habitée s'étendait même sensiblement plus au nord, jusque dans ce paisible et délicieux vallon de Pré-Gentet, où s'allonge le ruban de la route de Mouthé. Si l'on se reporte à deux ou trois cents ans en arrière, on se représente aisément que les gens de cette époque devaient vivre dans ces lieux excentriques sans plus de difficultés que ceux qui habitaient les agglomérations principales du fond de la vallée, puisqu'ils tiraient leur subsistance uniquement des produits de la terre. De plus, leur domaine était plus ensoleillé, mieux abrité contre les morsures du gel, de la bise ou du joran.

À la fin du dix-neuvième siècle, les habitants de L'Allemagne possédaient encore leur école. Le dernier maître, qui habitait le hameau de Combenoire, sur la route du Lieu au Sentier, venait faire la classe à L'Allemagne tous les deux jours. Entre temps, c'est aux écoliers de Combenoire qu'il prodiguait ses soins intellectuels. La jeunesse de cette époque et de cette région, n'allait donc à l'école que trois jours par semaine. Il y a sans doute bien quelques écoliers vaudois qui salueraient avec plaisir le retour d'une situation aussi... privilégiée.

Le sol de L'Allemagne est léger, caillouteux à l'excès, et les immenses pierriers qui bordent les espaces défrichés en disent long sur le formidable labeur auquel durent se livrer les premiers colons pour transformer ce sol rebelle, couvert de bois, rempli de pierres, en terre fertile capable de les nourrir. Que de journées de dur travail, que de sueur, que de persévérance, de tenace volonté ne fallut-il pas pour parvenir au but. Et à l'heure actuelle, la surface défrichée tend graduellement à redevenir un pâturage boisé. L'une après l'autre, les habitations sont abandonnées ou transformées en chalets ; aussi peut-on prévoir que dans quelques dizaines d'années, L'Allemagne ne sera plus qu'un vaste pâturage, dépourvue de toute demeure permanente.

L'Allemagne n'est pas seule à voir sa population s'en aller ; d'autres localités foraines ont subi, subissent ou subiront le même sort. Parmi les causes actuelles d'un tel abandon, il faut citer les obligations créées par l'industrie. De plus en plus, les jeunes gens se laissent tenter par cette dernière, qui paie de beaux salaires, permet une existence relativement aisée et confortable, mais oblige ses adeptes au travail collectif en atelier selon un horaire rigide. Dans ces conditions, habiter les centres industriels ou leur proximité immédiate devient une nécessité inéluctable. Circonstance évidemment fâcheuse, mais contre laquelle nul ne peut rien ; car autant vaudrait lutter contre les flots d'un torrent qui entraîne et submerge tout.

Jadis, avant l'établissement de l'industrie dans nos montagnes, alors que chacun vivait d'agriculture, la production de la terre étant forcément limitée, l'excès de population était obligé de s'expatrier et de trouver hors de la Combe des moyens d'existence. Donc, que l'on ne s'étonne pas si les ressortissants des communes de La Vallée établis en deçà et au-delà des mers sont si nombreux. Et dans les circonstances actuelles, n'est-il pas préférable de rester au pays en se

vouant à l'industrie, que de se voir dans la douloureuse nécessité de le quitter ?

Abandonnée ou non de ses habitants, L'Allemagne demeurera, pour nous autres citoyens épris de la beauté de notre petit pays, un coin affectionné entre tous, un coin où nous prenons plaisir, hiver comme été, à rôder en tous

sens, sans rime ni raison, parce que ce coin est nôtre, parce que nous nous y sentons chez nous, parce que nous y sommes attachés comme l'enfant s'attache à sa mère, à la maison de ses aïeux, à son village, à son pays, pour la vie entière.

SAM. AUBERT.